***Entretien avec Brahim Metiba* par Cédric Kallil et Iness Ganouni**

**Redouane** souhaite la bienvenue à **Brahim Metiba**

**Meriem**

Pourquoi avez-vous choisi cette couverture pour *Ma Mère et moi*où il y a une télé, un corps d’homme et une mosquée ?

**Brahim Metiba**

Cette photo, que j’ai choisie, existait déjà ; elle fait partie d’une série faite par Denis Dailleux qui s’appelle « Mères et fils ». Il y met en scène des fils passionnés de body-building et des mères voilées, âgées, analphabètes, qui ressemblent beaucoup à la mère de *Ma Mère et moi.* C’est la chambre d’un des fils, d’où ce corps dessiné sur le mur. Ce rapport au corps renvoie aussi à l’intimité, qui est un des thèmes du livre. Et la télé, c’est la télé que regarde la mère. Mais la télé, c’est aussi une ouverture sur la modernité par rapport à la tradition que représente la mosquée. Il y a différentes lectures.

**Michaël**

Moi, j’ai interprété ce corps comme un renvoi à l’homosexualité et à son refoulement.

**Brahim Metiba**

C’est une lecture possible. Mon choix me portait plus sur le rapport du premier plan et de l’arrière-plan – modernité / tradition -.

**Manal**

Pourquoi avoir choisi de raconter 23 jours précisément ?

**Brahim Metiba**

C’est un livre qui tient sur l’essentiel ; c’est pour ça que c’est court. Quand j’ai eu le sentiment d’avoir abordé tous les sujets que je voulais, j’ai arrêté, car je me refuse d’écrire du superflu.

Néanmoins il y a une symbolique du chiffre : le chiffre 23 correspond à l’âge où le narrateur a quitté son pays natal, l’Algérie ; et j’ai voulu faire comme un cycle de renaissance. Après ces 23 jours, la vie ne sera plus la même, ni pour la mère, ni pour le fils.

**Ozgur**

Pourquoi avoir sauté des jours ?

**Brahim Metiba**

C’est la place au silence, au malaise. C’est aussi la volonté de laisser la mère respirer parce que la mère a été éprouvée, plus que le fils, qui est armé intellectuellement. La mère, pendant une journée, ne se lève pas. La lecture du livre d’Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, l’a éprouvée.

**Massita**

Pourquoi autant de répétitions, notamment du mot « mère ». Est-ce fait exprès ?

**Brahim Metiba**

La musique est très importante dans ce livre, dans l’histoire, et sur le plan de l’écriture : c’est le seul moyen que j’ai trouvé pour unir ces deux voix, qui ne s’unissent que quand elles chantent. Elles ne se comprennent pas ; mais quand on est dans la musique, on n’est pas dans le débat d’idées (qui veut se marier, ne pas se marier, qui croit, qui prie, qui fait le ramadan, qui ne le fait pas, etc ?). On n’est plus dans ce genre de discussion qui crée problème, on n’est plus dans la tension. Il y a de l’apaisement au moment où les deux personnages chantent et j’ai voulu le reproduire pour le lecteur dans l’écriture elle-même.

**Manal**

Pourquoi dites-vous « le narrateur », « la mère ». Votre livre n’est-il pas une histoire vraie, une autobiographie ?

**Brahim Metiba**

Ce qui est raconté dans le livre n’a jamais eu lieu. Ces 23 jours, je les ai imaginés. Qu’est-ce qui me ressemble dans ce livre ? La vie du narrateur, qui est mon double littéraire. Sa mère est moins le double de ma mère, car j’ai voulu un profil culturel, moins personnel ; d’ailleurs les traits qui lui sont attribués sont essentiellement socio-culturels: des idées, un langage ; mais on a du mal à lui donner un visage, une histoire. Un seul élément plus personnel : quand elle tombe en sortant du métro.

**Adja**

Vous dites que la mère ne sait ni lire ni écrire. Et dans un des chapitres, elle écrit ses pensées : comment c’est possible ?

**Brahim Metiba**

C’est la mère qui prend la parole directement. Disons qu’il y a deux voix dans ce livre : je décide là de donner la parole à la mère. Mais c’est moi qui écris. Il y a une différence entre la parole et l’écriture dans ce texte. Il y a un seul écrivain mais deux voix.

**Massita**

A la fin de votre livre, vous avez dit que ce sont aussi les dernières pages du livre d’Albert Cohen. Est-ce un hasard ou vous l’avez fait exprès ?

**Brahim Metiba**

C’est la trame du récit. Le narrateur a 37 ans ; il habite en France depuis une quinzaine d’années ; il est homosexuel ; il a quitté son Algérie natale à 23 ans. Et il observe toutes les différences dans le monde, culturelles, religieuses. Le parcours de ce narrateur-là a fait qu’il a observé tout ce qui désunit, sans doute parce que lui-même est issu d’un milieu où il y a cette distance entre les différents individus de sa famille. Un jour il décide de parler à sa mère ; et il prend comme moyen, pour l’aider dans ce projet-là, le livre d’Albert Cohen, notamment parce que son auteur est juif, ce qui lui permet de discuter avec sa mère des rapports entre juifs et musulmans, le temps de cette lecture. Alors, forcément, comme il commence avec ce projet de lecture, il termine quand la lecture est finie. Est-ce une réussite, un échec ?

**Massita**

A la fin, on ne sait pas s’il a réussi à dire à sa mère.

**Brahim Metiba**

A dire quoi ?

**Massita**

Son homosexualité.

**Brahim Metiba**

D’abord, je ne suis pas sûr que ce soit son projet primordial. Mais c’est vrai qu’il n’a pas réussi.

**Amira**

Le narrateur, à un moment, dit : « je me souviens de K. ». Pourquoi avoir laissé l’anonymat à ce personnage ?

**Brahim Metiba**

Parce que, ce qu’il y a d’important ici, c’est la mort, ce n’est pas le prénom : c’est le lien à la mort et à l’amour, qui vient tendre cette situation qui est déjà tendue. La mort et l’amour qui sont aussi en rapport avec la différence, le déracinement, l’éloignement du pays d’origine, l’acquisition d’une nouvelle langue. Et vivre la mort de l’être aimé - cela se passe au moment du bac -, on peut imaginer ce que ça peut induire, même si cela n’est pas dit explicitement, à cause du traitement poétique. Enfin, c’est un choix d’écriture : celui de laisser la place au lecteur.

**Manal**

Pourquoi avez-vous écrit ce livre ?

**Brahim Metiba**

Pour susciter un certain débat, le questionnement sur la culture musulmane, pour donner du courage à certaines personnes qui se retrouveraient dans la situation du narrateur, pour faire réfléchir aussi sur le dialogue des cultures, sur la difficulté que c’est. C’est pourquoi, encore une fois, les traits de la mère sont culturels. Je voulais aussi faire entendre la voix de la mère, qu’on n’entend pas en littérature, pour des raisons évidentes, qui vous avez déjà évoquées : la mère ne sait ni lire ni écrire ; donc j’ai aussi écrit pour donner la parole à ce genre de personnage. Mais aussi pour émouvoir, pour faire rire …

Et je pense que le propre de tout livre, de toute littérature est d’ouvrir une fenêtre, d’ouvrir un angle de vue sur quelque chose qu’on n’a pas l’habitude de lire. C’est un peu comme un voyage, pour utiliser une métaphore commune : j’ai voulu faire voyager des lecteurs dans cette histoire avec tout ce qu’elle comporte de malaise, de larmes, de…

**Manal**

Il y a une sorte de morale…

**Brahim Metiba**

Vous avez trouvé une morale ?

**Manal**

Quand je lis et que je vois les différences entre les humains, je me dis qu’il faut les accepter, accepter les autres.

**Brahim Metiba**

Je trouve que le terme « morale » est fort ; je ne suis pas sûr que ce soit le rôle de la littérature de moraliser. Votre professeure, au téléphone, me disait que certains élèves avaient du mal à se positionner, à épouser le point de vue du narrateur. Et je trouve ça très bien. Dire qu’il y a une morale, c’est dire qu’il y a une thèse très forte, vers laquelle j’aurais voulu amener le lecteur. Je ne crois pas : j’ai voulu laisser la voix aux deux personnages. L’aspect autobiographique étant assez marqué, il est évident que moi, Brahim Metiba, je penche du côté du narrateur ; mais si j’ai laissé la place à la mère, c’est aussi pour que chaque lecteur se fasse une idée, et se confronte aussi à la difficulté de penser. S’il y a une morale, ce n’est pas au sens fort. C’est plus complexe. Mais si vous, vous avez été sensible à la voix du fils, j’en suis ravi. Mais j’ai vu des commentaires, sur le Net, de personnes qui n’ont pas été sensibles à la voix du fils et qui ont trouvé la mère plus sage, plus apaisante. C’est à chacun de faire son propre jugement à travers la lecture.

**Redouane**

Est-ce que le livre d’Albert Cohen vous a inspiré pour l’écriture de votre livre ?

**Brahim Metiba**

Je l’ai lu il y a assez longtemps, j’avais 19-20 ans. Il a changé ma vie, comme on dit habituellement. Pas sur le plan de l’écriture, ce n’est pas lui qui m’a donné envie d’écrire. C’est un livre qui m’a donné envie de vivre. C’est un livre sur la mort, plus que sur sa mère. Il parle après la mort de sa mère. Quand je l’ai lu, je me suis dit que je ne voulais pas connaître le sentiment de regret qu’il décrit de manière très violente, du moins que j’ai lu, moi, en ressentant sa violence. Il m’a donné envie de partager des choses avec ma mère, mes parents, pour ne jamais éprouver ce sentiment.

**Redouane**

Pourquoi vous n’avez pas parlé du père du narrateur ?

**Brahim Metiba**

Parce que je me suis concentré sur la mère, sur l’incommunicabilité du fils et de la mère. Mais l’absence du père est signifiante : c’est un manque qui dit quelque chose, qui apporte du sens, qui souligne combien le narrateur est seul. Dans mon deuxième livre, je me suis concentré sur mon père, du moins, je me suis inspiré de mon père.

**Adama**

Est-ce que vous pensez que ce livre peut changer des choses dans la vie du lecteur par rapport à la religion, aux rapports entre les mères et les fils, … ?

**Brahim Metiba**

En tout cas, je l’espère, sans prétention aucune. C’est seulement une pierre qui est mise dans l’édifice de la littérature, avec toute sa complexité. J’espère que cela fait réfléchir. Je ne pense pas qu’on puisse changer le monde avec un livre seul, mais si cela peut apporter quelque chose à des lecteurs, j’en serai ravi.

**Amira**

Pourquoi utilisez-vous des mots tristes et calmes ?

**Brahim Metiba**

J’utilise des mots tristes et calmes dans mon livre ?

**Amira**

Non, maintenant, quand vous en parlez.

**Brahim Metiba**

Pour moi, c’est un texte mélancolique. Ceci dit, le passage avec la tante ne l’est pas. C’est assez drôle. C’est pour montrer combien la mère est différente quand elle est avec la tante : elle parle, elle bouge, alors qu’avec le fils, elle reste silencieuse et droite. Mais c’est vrai que ce livre me renvoie à la mélancolie : c’est comme ça que je l’ai écrit, c’est comme cela que je le ressens.

**Meriem**

A un moment, la mère pleure et vous ne dites pas pourquoi.

**Brahim Metiba**

Elle pleure parce qu’elle a été éprouvée. Je ne sais pas si vous arrivez à imaginer l’épreuve que c’est, à un âge déjà avancé, avec des convictions, d’avoir une telle conversation avec son fils : votre fils arrive tout d’un coup (car encore une fois, c’est le projet du fils) et veut ébranler vos certitudes. Penser à quel point les certitudes sont difficiles à ébranler, même pour nous, qui avons été à l’école, qui avons appris à réfléchir - nous savons combien c’est dur de revenir sur des acquis. Imaginer la situation de la mère devant son propre fils, qui veut qu’elle change, qui veut l’ouvrir à une autre vision du monde, radicalement différente de la sienne, qui, d’un coup, lui parle de religion, de rapport aux juifs, de sexualité : bref, il n’a choisi que des sujets problématiques. Alors elle est éprouvée et cela se traduit par des larmes.

**Manal**

Pourquoi avoir donné toutes les informations biographiques sur le narrateur à la fin, pourquoi pas au début ? Le lecteur aurait ainsi pu savoir vite qui était le fils.

**Brahim Metiba**

C’est un choix d’écriture, le choix d’ordonnancer les éléments du récit. J’ai voulu présenter les choses au fur et à mesure, faire advenir la situation progressivement et ne donner qu’ensuite les clés.

**Redouane**

Est-ce que vous avez un autre métier, à côté ?

**Brahim Metiba**

Oui…

**Adama**

Est-ce que vous pensez que le rapport du narrateur et de la mère est dû au fait qu’il est homosexuel ?

**Brahim Metiba**

Je ne sais pas si la mère l’a compris, car, vous l’avez sans doute remarqué, quand la mère prend la parole pour dire qu’elle l’a compris, elle ne le fait pas auprès du fils mais du lecteur. Sans doute l’a-t-elle toujours su. Je pense que ce qui se passe pendant ces 23 jours, c’est moins le coming out du fils que cette épreuve de rapprochement au cours de laquelle les choses ont été presque verbalisées : ce n’est pas que la mère ait appris quoi que ce soit, car la mère le savait. Mais le dire est une épreuve au bord de l’insupportable.

**Redouane**

Vous avez pris combien de temps pour écrire ce livre ?

**Brahim Metiba**

Très peu de temps. J’ai mis une douzaine d’années à le concevoir, à l‘imaginer, à lui trouver la bonne forme. L’histoire du livre en peu de mots : quand je suis arrivé en France, il y a quatorze ans, la différence culturelle que j’ai connue en France, modes de vie, valeurs, symboles, images, m’a fait rappeler ma différence sexuelle, que j’ai découverte, comme tout le monde, au moment de la puberté. Cela m’a poussé à réfléchir sur la différence : pourquoi sommes-nous tous si différents ? pourquoi croit-on, ne croit-on pas ? pourquoi est-on homosexuel, hétérosexuel ? Je parle seulement de différences culturelles et non physiques, naturelles, c’est-à-dire de différences qui sont accompagnées d’un discours et qui structurent une culture donnée. A partir de là, j’ai commencé à réfléchir et à chercher un traitement possible. Je suis passé par des études de philo ; j’ai lu, beaucoup ; j’ai écrit. J’ai pensé que j’écrirai un texte philosophique. Et l’année dernière, j’ai compris que tout était là, dans mon rapport avec ma mère. Je me suis dit que je pouvais traiter la chose sur un plan littéraire, en mettant en scène une mère et un fils. Ensuite, l’écriture ne m’a pris que trois mois.

**Manal**

A la fin de votre livre, vous annoncez un livre sur le père et vous dites qu’ « écrire, c’est une autre voix »

**Brahim Metiba**

Le deuxième livre, qui s’appelle *Je n’ai pas eu le temps de parler avec toi*, a été écrit dans la foulée – j’avais mis tellement de temps à trouver une forme…- Il est sorti le 13 octobre. On parlait de la différence entre autobiographie et écriture : même si on est dans l’autobiographie, écrire, c’est entrer dans autre chose, dans le travail d’écriture lui-même, dans la langue, dans la disposition de phrases ; ce n’est plus l’action réelle : c’est ce que j’entends par une autre voix.

Et vous, qu’est-ce que vous avez vu du livre, senti ?

**Adama**

Qu’entre la mère et le fils, il y avait un malaise, qu’ils ne pouvaient pas parler.

**Brahim Metiba**

Oui, c’est un livre sur l’incommunicabilité, la difficulté à être auprès de sa mère. Je ne dis pas que c’est le cas de tout le monde. Et à travers cette incommunicabilité dans la famille, il y a aussi l’incommunicabilité dans la culture, entre les cultures musulmane et occidentale : la mère et le fils représentent cela aussi. Je n’ai pas de thèse forte à ce sujet ; j’ai voulu seulement le mettre en lumière.